

CELUI QUI CROYAIT AU CIEL, CELUI QUI N'Y CROYAIT
PAS.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM ET OCTAVE MIRBEAU

L'homme n'est que la pensée qu'il a.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Quels éléments de comparaison envisager entre le comte de Villiers de l'Isle-Adam, aristocrate de naissance et de plume voué à l'idéal, et Octave Mirbeau, journaliste et écrivain d'extraction bourgeoise modeste, partisan d'un matérialisme philosophique ? Entre un écrivain légitimiste et un écrivain anarchiste ? Ou encore entre l'auteur d'*Axël* (1890) et celui des *Affaires sont les affaires* (1903) ? Précisément, une pareille confrontation se doit de dépasser les oppositions patentes et superficielles pour mettre au jour des affinités profondes qui dépassent les catégories scolaires de l'histoire littéraire – et que celle-ci a trop souvent tendance à occulter. On se proposera donc seulement de poser quelques jalons d'un rapprochement paradoxal, auquel il sera loisible à d'autres de verser de nouvelles pièces¹.

Aux différences profondes d'origine sociale et de positionnement philosophique global s'ajoute encore la divergence des positions politiques. Encore, chez l'un comme chez l'autre, est-ce la complexité qui domine, laquelle s'accommode mal des réductionnismes. C'est que Villiers et Mirbeau sont tous les deux proprement des *irrécupérables* – à l'instar de Léon Bloy dont ils furent également proches –, et se situent bien souvent ailleurs que là où on voudrait les attendre². De même que l'anarchiste Mirbeau a pu prêter sa plume à des feuilles réactionnaires, mais aussi socialistes, de même le royaliste Villiers – d'autant plus partisan de la monarchie que, à partir de 1873, celle-ci se trouve désormais sans prétendant – n'est pas loin, à certains égards, de rejoindre

¹. Pour être exact, le dossier a déjà été ouvert au moins à deux reprises dans les *Cahiers Mirbeau* ; dans le n° 5, p. 214–222, à propos du compte rendu élogieux – le seul au milieu de l'éreintement général ! – que fit paraître Mirbeau au lendemain de la création du *Nouveau Monde* en février 1883 ; dans le n° 6, pp. 287–288, à l'occasion du compte rendu d'une édition de *La Révolte* par mes soins, Grenoble, ELLUG, 1998. À l'évidence il y a une intertextualité forte entre la pièce de Villiers et *Les Affaires sont les affaires*.

². Voir l'attaque de Mirbeau contre Zola en août 1888, de la part d'un écrivain qui par ailleurs a rendu hommage à *Germinal*, et qui sera un ardent dreyfusard. Sur ce terrain de l'anti-naturalisme, il ne pouvait que rencontrer l'idéaliste Villiers.

les positions anarchistes de son cadet³. Il y a là une complicité profonde – ce que Proust appelle une « *consanguinité d'esprit* » – qui passe par la haine de la classe bourgeoise et la défense de l'art comme seule valeur alternative dans une société qui leur paraît à tous deux foncièrement corrompue, et peut-être vouée à disparaître.

Ce qui est sûr, c'est que, entre 1875 (date de leurs premières rencontres) et 1889 (année de la mort de Villiers), leurs itinéraires se croisent à diverses reprises. Villiers, né en 1838, a dix ans de plus que Mirbeau, ce qui, d'un strict point de vue arithmétique, ne représente pas tout à fait une génération, mais tout de même une différence d'âge suffisante pour que, en l'espèce, l'auteur de *La Révolte* (1870) et des *Contes cruels* (1883) appartienne à la génération littéraire qui précède celle de Mirbeau. Si en effet Villiers fait ses débuts littéraires à Paris au commencement des années 1860 – moment foudroyant de sa rencontre avec Baudelaire et de sa fréquentation du poète des *Fleurs du Mal* –, Mirbeau fait ses débuts parisiens en 1868, et ses débuts journalistiques puis littéraires à partir de 1875, c'est-à-dire sous la Troisième République.

Comme par un hasard objectif au seuil de leurs deux vies, Villiers de l'Isle-Adam et Mirbeau passèrent tous deux par le collège de Vannes. Le séjour du premier fut bref, peu marquant et sans grande conséquence⁴, alors qu'on sait quelle de quelle manière sombre le second en fut affecté⁵. Mais c'est à Paris, dans le milieu de l'avant-garde littéraire de la Troisième République naissante, que Villiers et Mirbeau furent sans doute amenés à se rencontrer personnellement. Car ils ont en commun des connaissances, des fréquentations, et même quelques amitiés : le poète Léon Dierx, le très répandu Catulle Mendès – qui fut un des fondateurs du *Parnasse* puis celui de *La République des Lettres* –, Henry Roujon – collaborateur de la revue et intime de Villiers –, plus tard Mallarmé. En 1875, Mirbeau rencontre-t-il Villiers chez Nina de Villard, dont le salon avait accueilli avant la guerre l'avant-garde parnassienne, et qui resta un salon d'extrême gauche où étaient accueillis les marginaux et les bohèmes plus que les artistes consacrés⁶ ? On

³. On ne s'étonnera donc pas de la rencontre de Villiers et de Mirbeau dans le volume collectif *Littérature et anarchie*, Alain Pessin et P. Terrone éd., Toulouse, PUM, « Cribles », 1998.

⁴. Alan Raitt, *Villiers de l'Isle-Adam exorciste du réel*, Corti, 1987, p. 23.

⁵. Voir P. Michel et J.-F. Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Séguier, pp. 31-46.

⁶. Voir A. Raitt, *op. cit.*, p. 91 et *passim*.

peut le penser, de même qu'il est probable qu'ils se croisèrent dans le salon d'Augusta Holmès, qu'ils fréquentaient tous deux, et assidûment en ce qui concerne Villiers. Par la suite, sur la fin de la vie de Villiers, ils purent se rencontrer aux mardis de Mallarmé, et dans les locaux des journaux où ils publiaient tous les deux, comme *Le Figaro* et *Gil Blas*. Ce qui est sûr, c'est que, à partir de 1875, l'homme Villiers n'est pas un inconnu pour Mirbeau, qui manifeste à l'égard de son aîné au moins de la compréhension, de la sympathie, et de l'estime. En témoigne le fait que, dans les derniers mois de la vie de Villiers, Mallarmé tient Mirbeau informé de son état de santé alarmant⁷. À preuve encore la participation, en 1908, de Mirbeau au comité pour l'édification d'un monument à Villiers de l'Isle-Adam⁸. Et si, à ma connaissance, on ne dispose pas de témoignage de correspondance entre les deux écrivains, Villiers, de son côté, aura au moins remercié Mirbeau de sa critique élogieuse par la dédicace d'un exemplaire du *Nouveau Monde* (reproduite dans les *Cahiers* n° 5, p. 216). C'est que tous deux, outre l'exécration de la société bourgeoise, ont en commun une sensibilité à vif, un idéal littéraire exigeant et le parti pris de la modernité en art.

Mais il me semble qu'il y a plus, et que la figure de Villiers traverse au moins une fois, mais de quelle façon ! l'œuvre de Mirbeau. Non qu'il s'agisse ici d'identifier une nouvelle « clef »⁹. Ou plutôt, si clef il y a, elle ne saurait être que symbolique – aucunement mimétique ou référentielle –, je veux parler du Père Pamphile dans *L'Abbé Jules* (1888). Ce qu'on se propose de montrer relève donc d'une psychologie toute symbolique ou, pour tout dire, imaginaire. Assurément, il est difficile de préciser dans quelle mesure Mirbeau a pu avoir pleinement conscience de ce portrait d'un Villiers-Pamphile. Pour ma part, je ne peux m'empêcher d'y lire le bel éloge littéraire d'un écrivain à un autre qu'il devait croiser sur sa route, de même que deux univers dissociés seraient conduits à interférer l'un avec l'autre. Car il est hautement significatif que, dans le roman de Mirbeau, le Père Pamphile soit la seule autre figure de prêtre marquante, d'une trempe comparable dans son registre propre à celle de l'abbé Jules et voulue par la

7. Quelques semaines avant la mort de Villiers, Mallarmé écrit à Mirbeau que Villiers est « *absolument atteint* » (cité *ibid.*, p. 356).

8. Voir *Octave Mirbeau, op. cit.*, p. 851 et *Cahiers* n° 5, p. 222.

9. Voir *ibid.*, p. 353 et surtout Pierre Michel, « Aux sources de *L'Abbé Jules* », *Littératures*, n° 30, printemps 1994, pp. 80–82.

construction du personnage éponyme. Au fond, si l'abbé Jules est – et n'est pas – Mirbeau, si le Père Pamphile est – et n'est pas – Villiers, il importe davantage que, dans l'ordre des vies imaginaires, Mirbeau soit à l'abbé Jules ce que Villiers est au Père Pamphile.

Mais d'abord, qui est le Père Pamphile, et en quoi Villiers pourrait-il bien lui ressembler ? Les lecteurs de *L'Abbé Jules* se souviennent de cette prodigieuse figure de moine trinitaire qui s'est voué tout entier à la reconstruction de son ordre, « *ordre admirable et puissant, écrit Mirbeau, qui envoyait ses religieux délivrer les chrétiens captifs chez les infidèles* » (p. 88¹⁰). Après une période florissante qui s'étend du Moyen Âge jusqu'au XVIII^e siècle, l'abbaye et l'ordre lui-même sont ruinés par la Révolution, et faute de leur raison d'être primitive, ils ne se relèvent point. C'est alors que le Père Pamphile entreprend seul de reconstituer l'Ordre et de commencer par rebâtir la chapelle. Tâche évidemment impossible et au-dessus des forces d'un homme seul, muni de sa seule foi pour se lancer à corps perdu dans l'entreprise :

« Il revoyait cette chapelle aimée, où chaque pierre disait le souvenir des ancêtres, les héros, les saints et les martyrs ; il la revoyait telle qu'elle était décrite, reproduite en toutes ses parties, dans un très vieux livre qu'il avait appris par cœur et qu'il relisait tous les jours [...]. [...] et il ne se demandait pas ce que cela, qui lui semblait si beau, si simple à regarder, représentait aujourd'hui d'art perdu, de lutte impossible, et de millions introuvés... Le premier moment de surprise passé, le Père Pamphile se mit à l'œuvre, avec cette confiance aveugle que donne à tous la poursuite du mélancolique idéal. » (pp. 91–92. C'est moi qui souligne.)

On voit que ce personnage hors normes ne laisse pas néanmoins de toucher à l'humanité et de lui apprendre quelque chose sur sa condition et sur ses aspirations les plus élevées. Or Villiers, comme le Père Pamphile, est d'abord – lui le descendant des croisés et d'une glorieuse lignée qui remonte au X^e siècle – le témoin solitaire d'un passé prestigieux et révolu qu'il entreprend de restaurer, « *avec l'ambition – d'ajouter à l'illustration de [s]a race la seule gloire vraiment noble de nos temps, celle d'un grand écrivain* ». »¹¹

En outre, de Pamphile à Villiers, on observe le même sacrifice de la vie – et des conditions matérielles d'existence – au profit d'une mission d'un ordre supérieur¹². C'est cela qui fait parler Mallarmé du « *simulacre de sa vie* » (texte cité, p. 494) et qui

¹⁰. Toutes nos références à *L'Abbé Jules* renvoient à la belle édition illustrée d'aquarelles et de dessins par Edy Legrand, Paris, Les Éditions nationales, 1935.

¹¹. Mallarmé, « Villiers de l'Isle-Adam », in *Quelques médaillons et portraits en pied*, éd. H. Mondor et G. Jean-Aubry, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1945, p. 489.

¹². Sur ce que fut la vie *matériellement* misérable de Villiers, je renvoie à la biographie d'A. Raitt, p. 198 et *passim*.

lui permet de parler de son ami comme d'un être de fiction, – un personnage en somme : « *Sa vie – je cherche rien qui réponde à ce terme : véritablement et dans le sens ordinaire, vécut-il ?* » (*ibid.*, p. 482) De même, il y a quelque chose de « pamphilien » dans l'évocation par Mallarmé d'un Villiers parvenu à sa dernière heure sous l'aspect d'« *un fort ancien vieillard, dénué d'âge, ayant beaucoup bataillé, l'homme qui n'a pas été, que dans ses rêves* » (*ibid.*, p. 496). Mais par un effet de retour, et au-delà du Père Pamphile lui-même, la figure du prêtre dans *L'Abbé Jules* se présente comme l'homologue de celle de l'écrivain. (Nous y reviendrons.) Car le terme commun à Villiers et au Père Pamphile tient à ce qu'ils sont tous deux les hommes d'une *vocation*. Celle-ci ne peut s'accomplir qu'au mépris des obstacles dressés sur leur chemin ; et Villiers quant à lui en avait clairement conscience, qui rédigeait fièrement sur lui-même une note destinée à la presse au moment où il se préparait à publier *L'Ève future* :

« *Tout d'abord, le fait d'avoir résisté pendant plus de vingt ans aux duretés de l'existence quotidienne, aux injustices quelconques, à l'indifférence du temps envers les œuvres de haute envergure, et cela pour forger dans l'isolement son œuvre et rien qu'elle, me paraît chose trop rare pour critiquer à la légère, l'homme qui a su l'accomplir.* »¹³

Certes, il y a chez Villiers, outre une superbe dont est dénué Pamphile, une conscience de soi qui fait également défaut à ce dernier. Et puis Villiers, malgré tout, construit une œuvre, alors que Pamphile ne bâtit que son rêve. Il n'empêche. Tous deux sont les hommes d'une seule passion, qui absorbe leur vie par eux tout entière inféodée à la loi de l'imaginaire. Mallarmé l'a bien vu à propos de Villiers : « [...] *il n'en connut qu'une seule [passion], qui l'absorba et eut raison de forces fameuses, à cause de ce revers, la pénurie – et ce fut la Littérature [...]* » (texte cité, p. 483). Ainsi Villiers fut-il « *un pur héros des lettres* » (*ibid.*, p. 508), et sans doute le seul à ce point accompli en son siècle.

Le troisième trait qui les caractérise en commun, on l'aura pressenti, c'est le « don-quichottisme » qui implique la foi en soi et la confiance en l'avenir, comme aussi un idéalisme indéfectible au rebours de tous les démentis opposés par le réel. On ne s'étonnera donc pas que Don Quichotte, anachronique héros de l'idéal fourvoyé en son siècle, soit une figure récurrente pareillement chère à Villiers et Mirbeau. Car

¹³. *Correspondance générale (C.G.)*, édition recueillie, présentée et classée par Joseph Bollery, Mercure de France, 1962, t. II, lettre n° 318, 14 octobre 1885, p. 100.

comme Don Quichotte, le Père Pamphile et Villiers sont d'abord les héros du Verbe par lequel ils donnent corps à leur rêve :

« Et je le reconstituerai ! s'écriait-il [le Père Pamphile], avec une foi ardente de prophète, en décrivant, de son bras étendu, un geste qui embrassait le monde » (p. 91).

Mallarmé encore, témoin privilégié parmi beaucoup d'autres, évoque chez Villiers *« son geste de sculpteur en horizons »* (texte cité, p. 509). *« Je la bâtirai ! »* (p. 92, 93, 98) est le *leitmotiv* inspiré qui revient dans la bouche du Père Pamphile, parole d'exultation qui prévient tous les doutes et toutes les contradictions. Et c'est la même certitude qui guide Villiers dans ses projets les plus chimériques, depuis ses projets de riche mariage – *« pour ne point crever avant l'œuvre »* – jusqu'à la réussite annoncée de telle œuvre qui doit lui apporter enfin la gloire : *« Tout est convenu ; je suis sûr du succès »*¹⁴, écrit Villiers à son père à propos d'un projet de mariage avec une riche héritière, qui échoua comme les autres. Sur le terrain des lettres, le romancier suisse Édouard Rod a raconté le triomphe de Villiers dont *L'Ève nouvelle* – qui deviendra *L'Ève future* – allait paraître dans *Le Gaulois* :

« Oui, ce roman va paraître ! et les autres après... qui attendent leur tour... Et je ferai des livres, maintenant, j'en ferai ! [...] » (cité par A. Raitt, op. cit., pp. 206–207).

Au fond, il y a chez Villiers, si on peut risquer l'expression, un don-quichottisme lucide et assumé, dont la plus belle formulation se trouve dans un fragment posthume :

*Prière. Mon Dieu, faites que je sois dupe des nobles et belles choses toute ma vie*¹⁵.

Voilà certes un paradoxe énonciatif que ne saurait formuler le Père Pamphile. Mais c'est que précisément la grâce (romanesque) lui est donnée, que Villiers, moins naïf, est contraint de demander au Ciel pour lui-même.

Villiers et Pamphile peuvent enfin être rapprochés sur un dernier point. Tous deux acceptent de composer avec la réalité dans la stricte mesure où, loin de compromettre leur rêve, elle peut en devenir l'auxiliaire. Il en va ainsi de l'incessante quête d'argent à laquelle se livre le Père Pamphile et qui lui vaut bien des déboires et des humiliations :

« Il sut comment il faut faire pour spéculer sur la vanité et les mauvaises passions des hommes, et il ne recula point devant les boniments du comédien, les mensonges, les complaisances louches, les espionnages policiers, les mises en scène savantes. [...] Soit habitude, soit esprit de renoncement, il se cuirassa contre les

¹⁴. Voir *C.G.*, t. I, lettre 186 [1878], pp. 252–253.

¹⁵. « Fragments divers », in *Œuvres Complètes*, édition Alan Raitt et P.–G. Castex, avec la collaboration de J.–M. Bellefroid, Gallimard, Bibliothèque de La Pléiade, 1987, t. II, p. 1010.

outrages, accepta les mauvais traitements comme une des nécessités de sa condition. Et il eut le dos servile, l'échine craintive, l'œil oblique, la main molle, douteuse et crochue des virtuoses de la mendicité » (pp. 94–95).

Qu'on ne s'y trompe pas pourtant. Car le narrateur, *alias* Mirbeau lui-même, y devine « *un héroïsme supérieur, dans sa dégradante sublimité, aux conventions de fausse vertu, de faux courage, de faux honneur avec lesquelles se fabrique le carton des fiertés humaines* » (*ibid.*, souligné par moi).¹⁶ On voit qu'il faut ici recourir à l'oxymore, où se rencontrent deux ordres de valeurs incompatibles. C'est ainsi que les humiliations ne peuvent salir le Père Pamphile, pas même celle que lui fait subir un ancien boucher anticlérical, en le forçant à venir à quatre pattes lui saisir, avec les dents, les pièces d'or qu'il place... entre ses fesses.¹⁷

Parmi les expédients fameux auxquels Villiers eut recours pour vivre, ses contemporains ont notamment rapporté les leçons de boxe dont il ne manquait pas d'ailleurs de tirer une certaine fierté, et l'emploi de « fou guéri » qu'il campait dans la salle d'attente d'un aliéniste¹⁸. Villiers avait assez la capacité à se moquer de soi-même pour tout mettre au compte de sa condition de poète moderne. Mais combien de fois un article refusé¹⁹, ou la nécessité d'attendre le bon vouloir d'un directeur de journal firent de la vie de Villiers une sorte de calvaire pamphilien ! Le romancier belge Camille Lemonnier en témoigne, qui rencontrait souvent Villiers dans les bureaux du *Gil Blas* :

« J'ai vu dix fois Villiers attendre, échoué sur une banquette, qu'on se rappelât qu'il était là. Mendès, lui, enfonçait la porte. On sentait qu'il était le maître partout où il allait : il eût jeté par-dessus la rampe le malavisé qui eût voulu lui barrer le passage. Mais Villiers, le doux Villiers, comptait si peu dans la maison ». (cité par A. Raitt, op. cit., p. 319).

¹⁶. Ce mystique de la pauvreté atteint alors à une grandeur digne des personnages de Léon Bloy.

¹⁷. Je souscris à l'analyse de P. Michel et J.-F. Nivet, *op. cit.*, p. 349, qui insistent non sur l'humiliation, mais sur le renoncement sublime du personnage.

¹⁸. Voir A. Raitt, *op. cit.*, p. 207–208, et p. 312 le témoignage de L. Bloy à Montchal.

¹⁹. Voir *C.G.*, t. II, lettre 271 datée du 2 février 1884, p. 53–54, dans laquelle Villiers se plaint à son ami Jean Marras du refus par *Le Figaro* – en la personne de Francis Magnard – de sa nouvelle « La Couronne présidentielle », qui sera recueillie dans *Chez les passants* (*OC*, t. II, p. 501–519) : « *On a refusé la nouvelle en l'accablant d'injures : "lourde, banale, illisible, ennuyeuse, pas dans la note, etc., etc." [...] / Je viens d'en écrire une autre, – qui se passe en Chine ; – c'est d'à propos et dans un style sémillant, diapré. Elle passera la semaine prochaine, celle-là ! [...] Me voilà décidé à n'écrire dans le Figaro, qu'en effleurant les sujets puisque telle est la récompense du plus âpre et du plus consciencieux travail / Je parie pour deux ou trois nouvelles par mois, sûres et certaines désormais ; puisqu'il est « impossible » d'être soi-même, je serai la joie amusante des autres. Cela finit par m'être égal.* » On voit que, dans la même lettre, Villiers passe du découragement à une forme d'optimisme invétéré, fût-il désenchanté. En somme, il rebondit.

Bien sûr, les rebuffades subies par Villiers et le Père Pamphile ne sont pas de même nature. Elles n'en sont pas moins analogues, tant le moine bâtisseur d'un impossible rêve peut figurer l'écrivain en quête d'un idéal inaccessible. La confrontation romanesque haute en couleurs entre l'abbé Jules et le Père Pamphile en fournira une première approche.

En effet, la rencontre du Père Pamphile et de l'abbé Jules est assurément un des sommets – sinon *le* sommet – du roman, et elle se déroule en deux temps. Tout d'abord, l'abbé Jules rend visite au Père Pamphile pour lui soutirer de l'argent, et, contrairement à toute attente, c'est le faible qui vainc le fort. L'abbé Jules a beau malmener le Père Pamphile et tenter de lui dessiller les yeux, il se heurte au refus d'un juste qui ne redoute ni l'intimidation ni les menaces, – instruments habituels de la terreur que fait régner l'abbé Jules dans la communauté ecclésiastique, à commencer par celle qu'il inspire à son évêque :

« Jules restait abasourdi devant le moine. Et véritablement, il ne comprenait plus. Était-ce un dément sincère ? Se moquait-il de lui ? Il l'ignorait. Dans tous les cas il n'avait pas prévu cette inconcevable folie, ou cette ironie audacieuse ; il en était tout décontenancé. Qu'y avait-il donc derrière ce masque ravagé, qu'il avait vu, par deux fois, se transfigurer, s'immatérialiser presque, sous le rayonnement d'une beauté inconnue et mystérieuse ? »
(p. 110).

L'abbé Jules, qui jusqu'ici n'a courbé l'échine devant personne – ni homme ni Dieu –, semble donc avoir trouvé son maître. Et curieusement, par une sorte d'ultime réflexe de défense, il se trouve tout à coup réduit au nominalisme qui caractérise tous les bourgeois de Villiers... ou Isidore Lechat de Mirbeau²⁰ : « — *Tout ça, c'est des mots, des mots. [...] / Pendant quelques minutes, l'abbé demeura, les pieds dans la boue, immobile et songeur : "Ce n'est pas un bandit, se dit-il... C'est quelqu'un de pire... un poète !"* » (p. 111). Par cette ironie, on peut mesurer ce qui limite l'identification de Mirbeau à son personnage, et ce qui inversement l'attire du côté du Père Pamphile. Mais en même temps, on voit ce qui lie nécessairement et intimement les deux personnages. Dans une très belle méditation qui fait suite à l'épisode, l'abbé Jules, cette fois au plus près de Mirbeau, se trouve inexorablement renvoyé à lui-même et à son propre néant. C'est que le Père Pamphile est ce chevalier de la foi que ni l'abbé Jules ni

²⁰. Voir *Les affaires sont les affaires*, éd. P. Michel, Éditions de septembre, 1994, pp. 131-132 : « — *La grandeur... la grandeur !... Des mots tout cela... et qui ne veulent rien dire. Il n'y a qu'une chose par quoi un peuple, comme une institution, comme un individu, est grand... c'est l'argent...* ». De même Félix, dans *La Révolte*, éd. citée, p. 51 : « *Ce sont des mots, tout cela, vois-tu. Il ne faut pas, comme cela, se monter la tête avec des phrases...* »

Mirbeau ne sauraient être, ou encore ce Don Quichotte que l'écrivain a peut-être seulement rêvé d'être :

« Une vie qu'il ne connaissait pas, et devant laquelle il se sentait si petit, si laid, si misérablement lâche, si complètement indigne, une vie à laquelle il n'atteindrait jamais, ouvrirait, par les fentes des murailles, de larges horizons insoupçonnés, des espaces fleuris de rêve, de belles fleurs au-dessus desquelles voltigeaient des âmes, des âmes d'enfant, des âmes de vieillard, des âmes de pauvres, de belles fleurs qui berçaient de toutes petites âmes mortes, au fond de leurs calices parfumés... [...] [Toutes ses idées] le ramenaient au Père Pamphile, et du Père Pamphile au miracle des religions d'amour qui mettent tant de joies dans la souffrance, tant de sagesse dans la folie, tant de grandeur dans l'avisement ; elles le ramenaient aussi à la douloureuse constatation de sa propre déchéance... » (p. 112)

Une fois encore, les mots et les valeurs se renversent, et on ne peut s'empêcher de lire, dans l'aspiration mélancolique à cette naïveté qui serait le lot des âmes habitées par Dieu, l'examen de conscience d'un abbé Jules-Mirbeau tourmenté par son incapacité à ressentir le souffle sacré du divin²¹. Aussi l'abbé Jules venu soutirer de l'argent au le Père Pamphile donnera-t-il, sur le chemin du retour, l'aumône à une pauvre (p. 113).

La deuxième « confrontation » est dictée par un désir de réconciliation de l'abbé Jules avec le « *dément sublime* » (p. 131), après qu'il a provoqué un scandale à la fête de l'évêque en stigmatisant violemment l'assemblée des prêtres, qu'il accuse de ne se préoccuper que des petites affaires et des privilèges de leur ministère. Mais après l'avoir vainement cherché, l'abbé Jules se trouve tout à coup en présence du cadavre du moine – qu'il découvre au milieu des ruines de son chantier. Et l'abbé, une fois n'est pas coutume, se montre charitable envers celui qu'il reconnaît comme *son prochain*, et il lui donne la sépulture. On sera particulièrement sensible à l'éloge funèbre, qui, pour n'être point orthodoxe, est sans doute le plus pur mouvement de piété dont se sentît capable l'abbé Jules :

« Sois tranquille, pauvre vieille carcasse, aucun ne t'arrachera à la paix des lieux que tu chérissais... Tu dormiras dans ton rêve, doux rêveur ; tu dormiras dans cette chapelle que tu voulais si impossiblement magnifique, et dont tu auras pu faire, au moins ta sépulture... Et personne ne saura plus rien de toi, jamais, jamais, charogne sublime ! » (p. 134).

On ne peut s'empêcher, à lire ce bel hommage, d'y percevoir aussi l'éloge de Mirbeau à l'artiste pauvre qui n'a vécu que de ses rêves – dont Villiers fut l'archétype –, et comme la préfiguration symbolique de la mort de l'auteur d'*Axé!* à l'hospice des Frères de Saint-Jean de Dieu en 1889, un an après la publication de *L'Abbé Jules* ; mais aussi, et pour

²¹. Les accents sont ici presque huysmansiens.

l'éternité, son couronnement dans la citadelle splendide de son œuvre. Et cette fois l'évocation du moine en poète, ou en Don Quichotte voué à ne pas se réveiller de son rêve (à l'encontre du modèle), est hautement positive :

« — Je te devais bien cela, dit-il, doux conquérant d'étoiles, naïf tisseur de fumées... Dors et rêve... maintenant le rêve est sans fin... aucun ne t'en réveillera... Tu es heureux » (p. 136).

Cette conception d'un *réel* bonheur fondé sur une illusion et pérennisé dans la mort est d'une stricte orthodoxie villiérienne²². C'est celle qui fait l'objet du conte « Le Meilleur Amour », dans lequel un jeune homme fait ses adieux à sa fiancée avant de partir pour le service militaire en Algérie. Par légèreté, celle-ci a tôt fait de le tromper en son absence, mais sans qu'il conçoive jamais le moindre soupçon. Le jeune homme continue donc à vivre dans la plénitude du désir, de l'espoir et de l'attente, grâce à l'échange de correspondance que la fiancée poursuit au milieu de sa vie galante. Mais, un jour, le jeune homme est grièvement blessé au cours d'un combat, et il meurt dans une apothéose qui lui permet d'atteindre le comble de la félicité :

« Il tira de sa poitrine la petite photographie de la fiancée vénérée, qu'il ne devait plus revoir, mais qui lui avait juré, s'il était tué à la guerre, de se consacrer à Dieu.

Puis, comme le réel bonheur ne peut se trouver, ici-bas, qu'en soi-même, et que, par miracle, sa foi l'avait protégé de tout scandale extérieur, emportant les nobles et pures croyances préservées, il fit le signe de la croix. Alors, le visage rayonnant d'une joie extatique, tranquille, nuptiale, et touchant de ses lèvres l'image d'Yvaine, il expira doucement, d'un air d'élu » (O. C., t. II, p. 735).

Villiers nous a prévenus, un peu plus haut dans le conte, pour mettre en garde quiconque voudrait voir dans cette fable l'expression de la plus haute dérision, – car c'est précisément la lecture facile qu'il convient de dépasser :

« Et si l'on objecte que ce bonheur, n'était que le fruit d'un mensonge, nous répondrons : cela prouve que, pour ceux qui en sont dignes, un Dieu fait naître le bien du mal. D'ailleurs, dans ce bas monde, quel est le bonheur qui, au fond, ne tient pas à quelque mensonge ? » (ibid., p. 734).

²². À cet égard, un des intercesseurs entre Villiers et Mirbeau pourrait bien être Georges Rodenbach, qui appartient à la jeune génération des poètes symbolistes qui subit l'illumination de la présence et de la parole de l'auteur d'*Axël* (à partir de 1886). Comment en effet ne pas percevoir des échos villiériens dans l'évocation que Rodenbach fait de Pamphile ? « *Voilà comment on peut s'évader de la vie, atteindre le plus haut sommet de l'individualisme, et intensifier si fort son désir que la réalisation en devient inutile. On devient réellement ainsi maître des choses et de tout l'univers. Et c'est la meilleure façon sans doute – la seule, disons même – de réaliser l'absolu* » (*L'Élite*, 1899, cité par P. Michel, art. cité, p. 81). Assurément, Rodenbach a été à bonne école. On pense par exemple au finale d'*Axël* : « *Vivre ? Non. – Notre existence est remplie, et sa coupe déborde ! – Quel sablier comptera les heures de cette nuit ! [...] Toutes les réalités, demain, que seraient-elles, en comparaison des mirages que nous venons de vivre ?* » (*O.C.*, t. II, p. 671–672).

Il n'est pas douteux que Mirbeau souscrirait au moins à la remarque finale. Or précisément, Mirbeau – et l'abbé Jules – sont affectés de ce mal irrémédiable et (auto)destructeur de la lucidité, qui est le plus sûr ennemi du bonheur. C'est pourquoi le Père Pamphile ramène l'abbé Jules à sa vie de prêtre indigne, en lui donnant à entrevoir des horizons de foi et d'amour qui lui resteront toujours fermés. On comprend l'ultime mouvement de révolte qui s'empare de l'abbé :

« *La nature, ce n'est pas de rêver... c'est de vivre...²³ Et la vie ce n'est pas d'aimer... c'est de prendre... L'idéal... L'idéal... Ils avaient raison ces gros porcs que j'insultais hier... Et moi, j'avais tort.*

L'abbé haussa les épaules.

— *L'idéal ! reprit-il tout haut... attends, attends !... Je vais t'en donner de l'idéal !*

Il reboutonna ses manches, secoua sa soutane, et, sifflant l'air d'une chanson obscène de sa jeunesse, il partit, sans donner un dernier regard au petit coin de terre où il venait pieusement d'ensevelir le Père Pamphile » (p. 137).

On voit dans ce revirement tout ce qui fait la nature double de l'abbé Jules. Car chez lui le blasphème n'est que le cri de révolte d'un personnage assoiffé d'absolu ; ou, en d'autres termes, ses accès d'immoralité ne sont que les hommages rendus par le vice à une vertu qu'il juge désespérément absente en l'homme.

Si l'on confronte à présent les figures romanesques comme de possibles portraits symboliques des deux écrivains, le Père Pamphile–Villiers s'oppose à l'abbé Jules–Mirbeau comme l'élé face au damné²⁴. Bien que tous deux soient des prêtres solitaires incapables d'assurer leur sacerdoce humain, et qu'ils aient en commun une surabondance de vie et d'énergie, tout le reste les oppose. Le Père Pamphile (doué d'un amour universel si l'on en croit l'étymologie) fait pièce à cette figure de Satan romantique qu'est l'abbé Jules, personnage à la fois épris d'idéal et dans l'incapacité d'aimer. Alors que le Père Pamphile est le digne et mythique représentant de l'Église primitive dans sa foi ardente et pure, celui qui aura vécu en paix avec lui-même et, dans une certaine mesure, avec les autres, celui qui, enfin, aura rempli sa mission sur la terre, l'abbé Jules quant à lui n'aura connu que les tourments et les tribulations de l'existence, la lutte de la chair contre l'esprit, de l'esprit contre lui-même, et du moi contre les autres :

« *Pendant dix années il [l'abbé Jules] vécut ainsi, effaré, haletant,*

²³. Voir Félix, dans *La Révolte*, éd. citée, p. 53 : « *La Science de la vie, c'est de ne jamais rêver... Je te demande un peu ce que c'est que ça, rêver ?...* »

²⁴. C'est le mot de Maupassant pour qualifier l'abbé Jules (cité in *Octave Mirbeau, op. cit.*, p. 347).

sans une minute de répit contre les autres et contre lui-même, toujours ballotté du plus grossier désir au rêve le plus inexaucable, précipité des cimes que hantent les aigles seuls jusque dans l'auge immonde où les porcs se vautrent ». (p. 347).

C'est bien lui – selon l'expression de Mallarmé dont Mirbeau admirait particulièrement la justesse – le « *douloureux camarade*²⁵ » qui nous parle au plus près de la condition humaine telle que l'auteur du *Calvaire* l'a sans doute éprouvée par lui-même.

À quoi il faut ajouter que le Père Pamphile et l'abbé Jules sont des prêtres d'après la mort de Dieu. Prêtre d'un Dieu mort, l'abbé Jules est effectivement dans une position intenable. Qu'on en juge par son catéchisme adressé à son jeune neveu, le narrateur du roman, devant qui il professe ses croyances incertaines, qui vont de l'athéisme au panthéisme, en passant par l'agnosticisme :

« 1° L'homme est une bête méchante et stupide ; 2° La justice est une infamie ; 3° L'amour est une cochonnerie 4° Dieu est une chimère... Tu aimeras la nature [...]. » (p. 204)

Et plus loin :

« Tiens, tout à l'heure, je te disais que Dieu était une chimère. Eh bien ! je ne sais pas... je ne sais rien... car la conséquence de notre éducation et le résultat de nos études sont de nous apprendre à ne rien savoir, et à douter de tout... Il y a peut-être un Dieu... il y en a peut-être plusieurs... Je ne sais pas... » (p. 205).

Quelle que soit sa croyance du moment, pour l'abbé Jules Dieu est bien mort, c'est-à-dire absent du monde. Et lorsque l'abbé dresse un tableau de désolation pour terroriser son évêque, « *se prenant lui-même, comme un comédien, au propre piège de sa mystification* » (p. 116), celle-ci ne dit rien d'autre que la dérélition vraie du prédicateur : « *Les temps sont mauvais, Monseigneur... De toutes parts, la société craque, la religion s'effondre, tout se désagrège et pourrit.* » On n'aura pas manqué de reconnaître là quelques articles du bréviaire fin-de-siècle, et son pessimisme sur la crise des valeurs. La position de l'abbé Jules-Mirbeau passe dès lors par une révolte qui ne s'adresse pas à Dieu, et pour cause ! mais à la condition humaine : c'est déjà, en somme, la révolte métaphysique dont parle Camus dans *L'Homme révolté*. Mais, à l'inverse, on mesure la grandeur héroïque et dérisoire qui fait *l'enthousiasme* du Père Pamphile, lui qui continue à porter seul et *malgré tout* la vraie foi dans un monde déserté par Dieu. On songe par exemple à la paradoxale profession de foi d'un Villiers-Pamphile, – sur laquelle se termine « Les Expériences du Dr Crookes » :

« Nous nous en tenons, comme toujours, à la Parole, à l'esprit seul de l'Évangile : il est strictement, sans discussions ni réserves,

²⁵. Cité *ibid.*

notre unique doctrine. Et quand bien même, par impossible, comme nous en prévient le concile, un Ange de Dieu descendrait du Ciel pour venir nous en enseigner une autre, nous resterions fermes et inébranlables dans notre foi. »

On assiste donc à une opposition radicale entre deux postulats limites sur l'existence, qui concernent deux hommes, mais sans doute aussi deux écrivains, affrontés chacun à sa destinée. Car au delà de la quête existentielle que symbolisent les deux personnages, on ne peut s'empêcher de voir dans leur condition de prêtres tout ce qui sépare Villiers-Pamphile de l'abbé Jules-Mirbeau. Si le premier n'a vécu que de ses rêves, le second n'a jamais au fond jeté son froc aux orties²⁶, et c'est peut-être ce qui fait l'inconfort et l'ambiguïté de sa position. De même la révolte de Mirbeau contre la République des Lettres se fait-elle de l'intérieur, alors que celle-ci ne le renie jamais et même, au fil des années, lui accorde une reconnaissance croissante. On sait que Villiers, quant à lui, restera à peu près ignoré du grand public toute sa vie durant : c'est ce que Léon Bloy, un autre grand oublié, appelait pour lui-même la « *conspiration du silence* ». Et on imagine que le sincère anarchiste que fut Mirbeau dut vivre très mal – c'est-à-dire avec mauvaise conscience – cette situation de porte à faux qui faisait de lui un quêteur d'idéal choyé par la société bourgeoise qu'il honnissait. Villiers et Mirbeau, deux idéalistes de tempérament, ont donc choisi des voies littéraires divergentes. Devant les réalités de la vie, ils recourent tous les deux à une écriture de la cruauté, mais ce ne sera pas la même : on parlera d'une *cruauté rouge* chez Villiers, qui met le lecteur à la question en l'écartelant entre les postulats contradictoires du réel et de l'idéal ; c'est en revanche d'une *cruauté noire* qu'il s'agit chez Mirbeau, écrivain sans doute le plus sombre de son époque –, qui ne croit ni en Dieu, ni en l'homme, et pour qui la vie est définitivement sans espoir de rédemption ; car assurément, le monde à ses yeux ne sera pas sauvé, fût-ce par les baumes apaisants de l'art et de la littérature.

Bertrand VIBERT

Université Stendhal (Grenoble 3)

²⁶. Il ne le fait véritablement que *post mortem* si l'on peut dire, en léguant ses biens « *au premier prêtre de la paroisse qui se défroquera* » (p. 260).